

ÁGNES KELEVÉZ

Les poèmes écrits en français de Babits¹

Mihály Babits (1883–1941), unanimously considered one of the leading figures of modern Hungarian poetry and the poeta doctus of his age, started his career with a period of thorough self-education in foreign languages and literatures. He tested his language skills and poetic ability not only by translating classics from Latin, Greek, English, French, German and Italian, but also by writing original poems in foreign languages. Among those attempts that survived in manuscript, the French material stands out both in quantity and significance. This paper not only edits and publishes his collected French poems, but also reveals special qualities like their self-reflexive playfulness, their versatile experimentation with genres, and their intertextual richness.

Les mémoires de Mihály Babits et sa correspondance de jeunesse avec Dezső Kosztolányi et Gyula Juhász nous révèlent l'importance qu'il attachait, dès le début de ses études universitaires, à l'apprentissage des langues étrangères à un niveau élevé, son objectif étant de lire les œuvres des grands poètes et écrivains européens dans leur propre langue. C'est un fait moins connu que dans sa jeunesse, il a testé ses propres compétences linguistiques et poétiques non seulement de manière traditionnelle, en traduisant vers le hongrois, mais aussi dans le sens inverse : il a traduit ses auteurs hongrois favoris en latin, en anglais et en grec. Nous connaissons au total huit tentatives de traduction de ce type. Il a traduit en latin des extraits de trois poèmes de Mihály Vörösmarty, les deux premières strophes de *A haldokló leány* (*La jeune fille mourante*, 1828) et quelques-unes de ses dernières lignes, selon la manière de Tibulle. Les 18 premiers vers de *Gondolatok a könyvtárban* (*Pensées dans une bibliothèque*, 1844) et la première strophe de *Az Emberek* (*Hommes*, 1846) ont été transposés en français. L'autre poète qui est considéré comme un grand

¹ L'étude a été réalisée avec le soutien du Bureau National de la Recherche, du Développement et de l'Innovation (NKFIH) dans le cadre de l'appel d'offres K 138529 intitulé *Babits Mihály verseinek és műfordításainak kritikai kiadása*.

modèle est János Arany. Babits a traduit trois de ses poèmes, cette fois en anglais : l'intégralité du court poème *Temetőben* (*Au cimetière*, 1852) quelques strophes de la ballade *V. László V* (*Ladislav V*, 1853) et seulement 2 lignes de la longue épopée *Buda halála* (*La Mort de Buda*, 1863). Son entreprise la plus audacieuse est la traduction en grec – dans le style d'Homère, en hexamètres – de la première strophe de *Keveháza*, une œuvre de János Arany qu'il tient en haute estime. Il ne s'intéressait pas seulement aux limites de ses connaissances linguistiques et de ses capacités poétiques, mais ses traductions inhabituelles lui permettaient aussi de tester la manière dont il pouvait intégrer l'univers rythmique et la tradition poétique de la langue hongroise dans le fil de la littérature mondiale. Différentes questions intriguent Babits. Quelles sont les différences et les similitudes ? Comment cultiver la poésie en hongrois de manière à ce que l'œuvre qui en résulte puisse entrer en dialogue avec la littérature des classiques d'autres langues sur un pied d'égalité ? Dans le cadre de cette grande expérience, à côté de la traduction, il entame également l'entreprise ambitieuse d'écrire de la poésie dans une langue étrangère.

Pour l'étudiant et le jeune poète qu'il était, l'objectif convoité était de créer un atelier de création moderne imprégné de la culture européenne et de maîtriser foncièrement le métier. Il souhaitait parvenir à accomplir la tâche majeure à laquelle il avait secrètement rêvé et pour laquelle il s'était associé à ses amis, Kosztolányi et Juhász. « Nous nous sommes consciemment fixé pour tâche d'enrichir notre littérature. Nous voulions la transformer en quelque chose de plus fort, de plus moderne, de plus substantiel »², dit Babits dans ses mémoires³. Leur correspondance de jeunesse, quand on la reprend, est à chaque fois aussi fascinante. Avec des projets ambitieux, des confessions extatiques, des attentes inspirées, ils s'encouragent mutuellement à se lancer dans de nouvelles aventures intellectuelles. Ils scintillent comme des feux d'artifice, énumérant les titres des ouvrages à lire ou à traduire. Cette correspondance nous révèle également comment Babits, étudiant à l'université, expérimentait dans de nombreuses directions, comment il sondait consciemment les limites de son talent, élargissait ses connaissances et mesurait ses propres forces : par exemple, il essayait systématiquement différentes formes poétiques, écrivant

² Les traductions ont été faites par Noémi Nobel.

³ Mihály Babits, « Kosztolányi », *Nyugat*, vol. 12, Budapest, 1936, p. 396.

d'abord une série de sonnets en 1903 et 1904, puis, à l'été 1904, passant consciemment aux genres de l'ode et de l'hymne. Il s'est ensuite fixé des objectifs thématiques ambitieux. Dans une lettre à Kosztolányi, il affirme qu'il envisage de réaliser un cycle entier de « tableaux de Budapest⁴ », « sur le modèle des Tableaux Parisiens de Baudelaire », et qu'il entamera plus tard un autre « nouveau cycle » en créant une série de *Haláltáncok* (*Danses de la Mort*). Dans plusieurs de ses poèmes de jeunesse, il explore les possibilités d'interpénétration entre visualité et verbalité, en expérimentant la formulation poétique de la vision : il expérimente la transposition en vers de l'expérience visuelle des paysages, des nuages, de l'environnement ou d'une œuvre d'art, et différentes manières de réaliser l'*ekphrasis*. Ses outils poétiques comprennent également un nouveau type de jeu intertextuel polyphonique basé sur le travail associatif de la réception interprétative qui tisse le texte de certains poèmes de Babits, grâce à un réseau de connexions évidentes ou cachées, avec des textes d'œuvres hongroises ou étrangères.

Ses poèmes écrits en langues étrangères font également partie des grandes expériences de son atelier poétique. En plus de quelques poèmes rédigés en latin, il a également écrit des poèmes en français. Aux côtés des entreprises similaires de Gyula Illyés et Attila József, les poèmes français de Babits sont également dignes d'intérêt.

Écrire de la poésie dans une langue étrangère n'est pas simplement un jeu intellectuel. S'aventurer poétiquement dans le domaine des langues latine et française est un moyen de développer soigneusement l'atelier poétique et c'est aussi une base pour rendre plus intime la poésie lue dans une langue étrangère. Il s'est exprimé à ce sujet en 1911 dans son analyse sur Nietzsche où il disait que « seul celui qui a déjà au moins tenté de styliser en latin pourra styliser (et structurer des idées) de manière concise dans n'importe quelle langue. Tous les maîtres de style majeurs, jusqu'à l'époque moderne, ont écrit en latin : de même que les grands poètes jusqu'à Shelley, Coleridge et même Baudelaire (ne serait-ce que par nécessité scolaire) ont écrit des poèmes en latin, tous les grands philosophes que nous admirons pour leur style clair – Schopenhauer lui-même, l'auteur de la *Theoria colorum* – ont écrit aussi en latin.⁵ » La maîtrise toujours

⁴ Mihály Babits, *Levelezés : 1890–1906 [Correspondance : 1890–1906]* (S. Zsoldos ed.), Budapest, Historia Litteraria Alapítvány, Korona, 1998, p. 162.

⁵ Babits, *Levelezés...*, p. 112.

plus grande des moyens d'expression artistiques a conduit Babits à assumer constamment de nouvelles tâches. Or, l'une d'elle est l'utilisation créative des langues étrangères.

Il a commencé à apprendre le français dès l'âge de onze ans, en deuxième année de lycée. À l'université, il entre dans la section hongrois-français, ne passant que plus tard au latin. Ses lettres nous apprennent avec quelle assiduité il lisait les auteurs de la poésie française moderne, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Arthur Rimbaud, Jean Richepin, mais c'est surtout à Charles Baudelaire qu'il voue une véritable admiration et, dans une lettre datée de septembre 1904, il le qualifie tout simplement de « géant de l'esprit⁶ ». « Je suis dans les meilleurs termes possibles avec Baudelaire, il ne se passe pas un jour sans que je le lise, je le connais par cœur, je ne pourrais pas vivre sans lui », écrit-il à Kosztolányi deux ans plus tard, avec une fierté non dissimulée⁷. Membre du séminaire d'autoformation littéraire animé par László Négyesy, il traduit aussi régulièrement des auteurs français, notamment Baudelaire et Verlaine. Son dévouement à Baudelaire se reflète également dans le fait que, plus d'une décennie plus tard, il traduit *Les Fleurs du Mal* en hongrois avec la collaboration de Lőrinc Szabó et Árpád Tóth⁸.

Pour montrer sa francophonie, au printemps et à l'été 1906, il envoie à Kosztolányi, en avant-goût, accompagnés d'autres pièces manuscrites, deux poèmes écrits en français, chacun dissimulé dans une liasse épaisse de lettres. De surcroît, il introduit l'une de ses compilations de poésie par une épître en français, en appelant Kosztolányi *Mon cher ami* !⁹. Même une décennie plus tard, Juhász se souvient avec enthousiasme de son début de carrière explosif

⁶ Babits, (1911), « Nietzsche mint filológus [Nietzsche le philologue] », *Nyugat*, vol. 13, Budapest, 1911, p.54.

⁷ Babits, *Levelezés...*, p. 198.

⁸ Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* (M. Babits, L. Szabó, Á. Tóth trad.), Budapest, Genius, 1923.

Sur l'influence de la poésie de Charles Baudelaire sur Babits, voir encore : Karátson, André (1969), *Le symbolisme en Hongrie : L'influence des poétiques françaises sur la poésie hongroise dans le premier quart du XXe siècle*. Paris, Presses universitaires de France, p. 253–262 ; Rába György (1969), *A szép hűtlenek [Les Belles Infidèles]* Budapest, Akadémiai, p. 30–43, 77, 88, 96–97 ; Rába György (1981), *Babits Mihály költészete 1903–1920 [La poésie de Mihály Babits 1903–1920]* Budapest, Szépirodalmi, p. 150–131, 181–183, 227, 235–237, 332, 350.

⁹ Babits, *Levelezés...*, p. 227, 260, 267–269.

dont l'une des réussites particulières, selon lui, est que Babits a aussi écrit des « poèmes français » pendant ses années à Szeged¹⁰.

Il écrit son premier poème en français en mars 1906 à Baja où il enseigne pendant un an au Lycée catholique de l'ordre cistercien. Ce printemps-là, il se retrouve embarqué dans une histoire d'amour compliquée, éprouvée pour une jeune fille, Gizella Kollár appelée Gizike dans ses poèmes. Cette histoire servira plus tard de base au court roman d'inspiration autobiographique *La Rosaie de six arpents*. Son poème *Tu es, mon amie* est adressé à Gizike. Le texte des poèmes est repris de façon fidèle, à la lettre, tel qu'il a été écrit par l'auteur.¹¹

Tu es, mon amie,
tu es mon démon:
adieux donc, ma mie,
adieux, mon limon,
mon lit de limon,
adieux, mon amie,
tu es mon démon.

Mon ame, qu'agace
et morfond le jour,
ma pauvre ame est lasse
de l'affreux amour,
de l'affreux amour
ma pauvre ame est lasse
très sujette au jour.

Le poème témoigne de l'influence de Baudelaire, et Babits utilise consciemment les motifs qui caractérisent le poète français. Le début du poème, le couplet « Tu es, mon amie, / tu es mon démon », évoque la conception de l'amour chez Baudelaire, un sentiment à la fois attirant et, d'une manière démoniaque, destructeur dont l'effet laisse l'âme lasse et souffrante. Comme dans ses poèmes hongrois, là aussi, il a recours à des procédés intertextuels, puisque la figure dangereuse, à l'attrait destructeur du « démon » est un motif clé dans plusieurs poèmes des *Fleurs du Mal* (par exemple : *Le Tonneau de la Haine*, *Le Vampire*), tout comme le mot « limon » est un motif central du poème *Causerie*. Dans ce poème, la métaphore de la mémoire contradictoire de

¹⁰ Gyula Juhász, *Prózai művek : 1923–1926* [Écrits prosaïques : 1923–1926] (M. Ilia ed.), Budapest, Akadémiai, p. 91.

¹¹ Les choix orthographiques de Babits ont été respectés.

la femme est l'épithète « limon amer » ; dans le poème de Babits, le lit lui-même, lieu de la souffrance, devient boueux, destructeur. Le vers « ma pauvre ame est lasse » fait délibérément écho à un vers du poème *Les sept vieillards* : « mon âme déjà lasse ». Dès qu'il a terminé le poème, Babits a immédiatement inséré son manuscrit parmi les poèmes envoyés à Kosztolányi, ajoutant même une note en bas de page : « Inutile de dire que je ne veux plus faire de poème en français¹² ».

En dépit de cette promesse, deux autres poèmes français voient le jour la même année : l'un, *S'en est fait*, un poème d'amour également, écrit en mai ou juin 1906. À ce moment, ses sentiments pour Gizike étaient au plus haut. Parmi les poèmes au ton généralement enjoué, adressés à Gizike, celui-ci est le plus sincère dans sa description du désir amoureux.

S'en est fait, s'en est fait de ma seulette joie,
M'a déjà captivé l'inévitable amour,
Avec ses dents d'ivoire et ses pattes de soie
Il a tout déchiré mon aimable séjour.
Il a couvert mes jours des nues, mornes frettes;
Avec des coups de foudre en mes nuits il a lui;
Il a tout déchiré: mes nuits avec tempêtes;
Il a tout déchiré: mes jours avec ennui.

Ce poème est le pendant du premier dans la mesure où il a été, tout comme le premier, créé sous l'influence de Baudelaire. L'ennui et les nuits nuageuses sont des motifs récurrents dans *Les Fleurs du Mal*. De même, le motif des dents et des pattes, la représentation de l'amour comme une lutte destructrice, rappelle l'univers des poèmes *Le chat* et *Duellum*. Ces motifs reviennent dans ses poèmes d'amour écrits en hongrois : *Belovéd, o Belovéd, Örök dolgok közé legyen híred beszótt* (*Que ton nom soit tissé parmi les choses éternelles*).

Contrairement à ces deux poèmes, le troisième – une épître rédigée également en français que Babits a conçue comme une introduction au choix de poèmes manuscrits envoyé à Kosztolányi – n'évoque pas le symbolisme français, mais joue plutôt sur les traditions classiques de la littérature française. Le poème est en alexandrin, une forme classique de la poésie épique française à partir des XII^e et XIII^e siècles, qu'il évoque dans sa grande œuvre, *Az európai irodalom története* (*L'histoire de la littérature européenne*): « C'est la forme

¹² Babits, *Levelezés...*, p. 226.

principale de la poésie française¹³ ». Dans le texte français au ton solennel, Babits se décrit, avec une exagération enjouée, comme un humble reclus qui a perdu son royaume et n'a d'autre public et d'autre spécialiste que Kosztolányi et dont il élève la poésie aux hauteurs convoitées, au-dessus de la sienne : « Poète, comme vous, ami, je voudrais être ! ».

La culpabilisation ludique et exagérée et la surestimation révérencieuse de l'autre, ainsi que la phrase en prose ajoutée en hongrois à la fin de la lettre : « Ne me désespérez pas, écrivez-moi immédiatement ! », donnent une idée de l'état d'esprit dans lequel Babits devait se trouver lorsqu'il a constitué ses textes destinés à Kosztolányi en août 1906. Pourtant, la comparaison à Charles Quint se retirant en ermitage, évoque, dans l'ensemble, une conscience de soi déterminée plutôt qu'un repli sur soi résigné. La référence historique est tout aussi généreuse dans l'autre comparaison à la fin de l'épître où il trouve des similitudes entre lui-même et Voltaire vivant en exil. Quant à Kosztolányi, qui avait déjà de nombreux contacts journalistiques dans la capitale et toute une série de publications à son actif, Babits le compare à l'héritier du trône, le futur Frédéric II qui s'est lié d'amitié avec Voltaire le philosophe, et vivait à la cour royale de Berlin. Son attachement à la tradition se manifeste également par le fait que Babits évite délibérément d'appliquer les règles de l'orthographe du français du XX^e siècle puisque le texte fait référence à un état de la langue plus ancien : par exemple, il préfère le mot *retrouver* à la forme usuelle moderne de *retrouver*.

Mon cher ami!

Au fond de mon humble retraite,
où sommeillant, ma pauvre âme se déchiquette,
daignez me retrouver avec vos yeux bénins
je suis comme autrefois ces royaux capucins,
dont le vieux Charles-Quint fut le plus digne exemple...

Daignez me retrouver, ami, si bon vous semble!
J'ai perdu, j'ai perdu toute ma royauté
mais j'ai gardé pour vous toute la loyauté
j'ai perdu – ou plutôt renoncé de mes forces. –
Qui pourra faire me revivre? Vos amorces!

¹³ Babits Mihály, *Az európai irodalom története [L'histoire de la littérature européenne]*, Budapest, Nyugat, p. 164.

Je vous écris des vers, qui êtes seulement
dont je veux réclamer un applaudissement
vous êtes mon public, vénéré, jeune maître!
le seul public, de qui content je pourrais être.

Avec votre regard bénin et triomphant
daignez me retrouver, prodigieux enfant!
Si d'un public plus large aujourd'hui la démence
m'a pris, et si au rang de champions je m'élance,
croyez-le, mon ami, c'est par vous seulement.
Vous suivre je voudrais, comme le fer l'aimant
Poète, comme vous, ami, je voudrais être!
Daignez me retrouver et daignez me connaître.
Car non, parmi tous ces misérables rimeurs,
tous ces rosseurs de paille et payés écrivains,
qui ton beau temple antique, ô poésie hongroise
assiègent sans scrupule et sans aucune angoisse,
souillant d'un pas frivole et fou plutôt qu'hardi
l'héritage d'Arany et de Vörösmarty
non, je n'y voudrais être, – un des plus vaines têtes:
si je ne verrais vous et ce que vous y faites
vous comme leur sauveur, à mes yeux restaurez
la gloire antique de nos aïeux décorés
et bien que des marchands crient dans le portique,
je vous vois, prêtre digne, au dedans, extatique
vous, vous, votre vouloir, et vos nobles desseins! –
Vous expiez à mes yeux pour tous ces coquins.

Et puis, après tout, quant à faire la besogne
quant à donner le pain toujours et que maint trogne
fait pour les journaux – sans être présomptueux:
ne pourrais-je ce faire y tout aussi bien qu'eux? –
Mais que ne parlé-je, que toujours de moi-même?
C'est ennuyeux et triste et fatigant, ce thème
ce mon thème éternel, auquel je ne peux fuir –
o que ne suis-je dur, tanné, comme le cuir? –
Mais pourtant j'y fuirai. Mais j'écirai un drame
réaliste, objectif, lit de repos de l'âme
des vus d'Appolon où mon coeur se nagea –
mes personnages – grands fous – je les ai déjà:
un pestien nerveux, une vieille hystérique
un porteur villageois, décrépît, alcoolique –
c'est bonne compagnie, enfin, où me voilà!
eh bien! parmi ces gens mon âme se fuira.

Mais vous, dont je suis fier, vous êtes un poète,
libre, âcre, alerte, sain, plein de vigueur de tête
plein de vigueur de coeur. Les dieux vous ont donnés
dons des labeurs joyeux avant tout. Pardonnez,
si je vous importune et si je vous lamente –
Et puis – écrivez-moi! Ce terreur me tourmente,
que vous m'oubliez, que vous êtes las de moi,
bien digne de ce sort. C'est un cruel effroi
bien dérivé de la mauvaise conscience –
Écrivez par pitié et par condescendance
comme le roi de Prusse au Voltaire exilé.
Mauvais moine, je suis, capucin retiré,
comme feu Charles-Quint, cet autre „roi de Prusse”.

Daignez me retrouver sous mon humble capuce!

En réponse, Kosztolányi se dit francophile, se lance avec joie dans la lecture de la lettre et décrit très justement et clairement le français comme la langue des « politesses et des compliments ». Il écrit : « Mon cher ami, ce matin [...] j'ai trouvé votre chère lettre en français sur mon bureau. Oh, homme méchant et mille fois béni, pour être parvenu à choisir la langue des politesses et des compliments ! Mais croyez-vous ce que vous avez écrit ? Ou bien sous-estimez-vous mon français au point de penser que je ne le comprends même pas ?¹⁴ ». « Croyez-vous ce que vous avez écrit ? » – c'est ainsi que Kosztolányi renvoie aux périphrases de Babits, dénigrant sa propre valeur avec une exagération poétique. À cette époque, Babits traverse une sérieuse crise d'estime de soi. Ses amis Kosztolányi et Juhász commencent déjà à publier et Endre Ady fait irruption sur la scène littéraire la même année avec son recueil *Új versek* (*Poèmes nouveaux*, 1906). Babits reste cependant réticent à l'idée de se montrer en public, même s'il a déjà compilé un recueil de poésies soigneusement préparé sous forme de manuscrit. Il trouve la qualité des œuvres littéraires de l'époque navrante, indigne des grands prédécesseurs. C'est dans cet état de crise qu'il puise à la fois dans les plus nobles traditions et dans les réalisations innovantes de la poésie française. Au rythme des alexandrins précieux et des tournures classiques du langage solennel, il se réfugie dans les valeurs du passé de la culture européenne.

Une attention particulière doit être portée au fait que l'orthographe du patronyme de Mihály Vörösmarty se termine, selon la règle, en « y », faisant

¹⁴ Babits, *Levelezés...*, p. 271.

généralement référence dans la langue hongroise à l'origine noble. Or, dans le poème, le patronyme est orthographié avec un « i ». La forme choisie fait écho aux idées de Babits lorsqu'il était étudiant et qu'il ne voulait pas orthographier son propre nom de famille avec « ts » à la fin, mais plutôt avec « cs ». Selon ses mémoires tardives *Nevek, ősök, címerek* (Noms, ancêtres, blasons, 1939–1940)¹⁵, bien que le passage à « cs » de la dernière lettre de son nom de famille soit lié à une erreur d'écriture accidentelle : « Lorsque, par erreur, mon nom a été inscrit de manière erronée – contraire à l'orthographe traditionnelle – sur mon diplôme de baccalauréat, je n'ai même pas voulu le faire corriger ! [...] Si Jókai pouvait écrire son nom avec un « i » au lieu de l'ancien « y » pour montrer sa sensibilité démocratique, je peux bien écrire le mien avec un « cs », pensais-je fièrement.¹⁶ » Dans ses textes rédigés pendant ses années universitaires, le nom de Vörösmarty est donc à plusieurs reprises écrit avec un « i ».

L'ambition poétique déterminante du début de la carrière de Babits était de créer une poésie qui mêle audacieusement le nouveau et l'ancien. Ses trois poèmes écrits en français témoignent de cette visée poétique, puisqu'il souhaite se familiariser à la fois avec la poésie moderne de Baudelaire qui brise toutes les traditions et, comme il le dit, avec l'univers des alexandrins classiques qui dégage « une harmonie solennelle¹⁷ ».

ÁGNES KELEVÉZ

Musée Littéraire Petőfi

Courriel : keleveza@gmail.com

¹⁵ Mihály Babits, « Nevek, ősök, címerek [Noms, ancêtres, blasons] », *Magyar Csillag*, vol. 1, Budapest, 1–4.

¹⁶ Mihály Babits, *Esszék, tanulmányok I–II. [Essais, études I–II]* (Belia Gy. ed.), [Budapest, 1978], Szépirodalmi, p. 687.

¹⁷ Babits, *Az európai irodalom...*, p. 497.